

Mihai Ciucà *

par le Dr Radu IFTIMOVICI **

Chef de laboratoire à l'Institut « St-Nicolau » de Bucarest

A Genève, le 12 mai 1966, à l'O.M.S., le Pr Dr A. Sauter, président de la XIX^e séance plénière, venait justement d'annoncer que le grand Prix international « Darling » avait été attribué à Mihai Ciucà (Roumanie) et P.G. Serguiev (U.R.S.S.), pour leur contribution à la lutte contre le paludisme. En ce temps-là, Mihai Ciucà était âgé de 83 ans. Le Pr Sauter disait : « Quand M. Ciucà a commencé son activité internationale, le paludisme était la maladie la plus répandue sur le globe. Un homme sur trois avait dans son sang le parasite. Les plans qu'il a élaborés et qui ont été accomplis par ses successeurs ont créé les prémisses de l'éradication de ce terrible fléau de notre planète. Trois cents communications scientifiques portent sa signature et il convient de retenir que cet homme, qui est le créateur de la paludologie de son pays, a entrepris des recherches d'une telle valeur qu'elles ont depuis longtemps dépassé les frontières de la Roumanie et ont profondément influencé les paludologues du monde entier. » Quand ce fut à son tour de prononcer un discours de remerciements, M. Ciucà, qui avait consacré 42 années au paludisme, dissipa l'atmosphère solennelle et présenta une brève communication scientifique.

M. Ciucà est né le 18 août 1883 à Sàveni, dans le département de Botosani. Ses parents, Platon et Elena Ciucà, étaient instituteurs. Enfant malin-gre, solitaire, introverti, il était le contraire de son frère aîné, l'impétueux Alexandru (devenu lui aussi homme de science dans le domaine de la virologie vétérinaire). A l'âge de 11 ans, il perd son père. Elève diligent, il suit les cours du lycée à Iasi (1893-1901) et ceux de la Faculté de médecine à Bucarest. Devenu médecin en 1907, Mihai Ciucà se sent attiré par la personnalité du Pr Jean Cantacusène — disciple, à Paris, de Metchnikov — qui, en 1901, avait fondé à Bucarest un laboratoire de médecine expérimentale.

* Communication présentée à la séance du 22 octobre 1983 de la Société française d'histoire de la médecine.

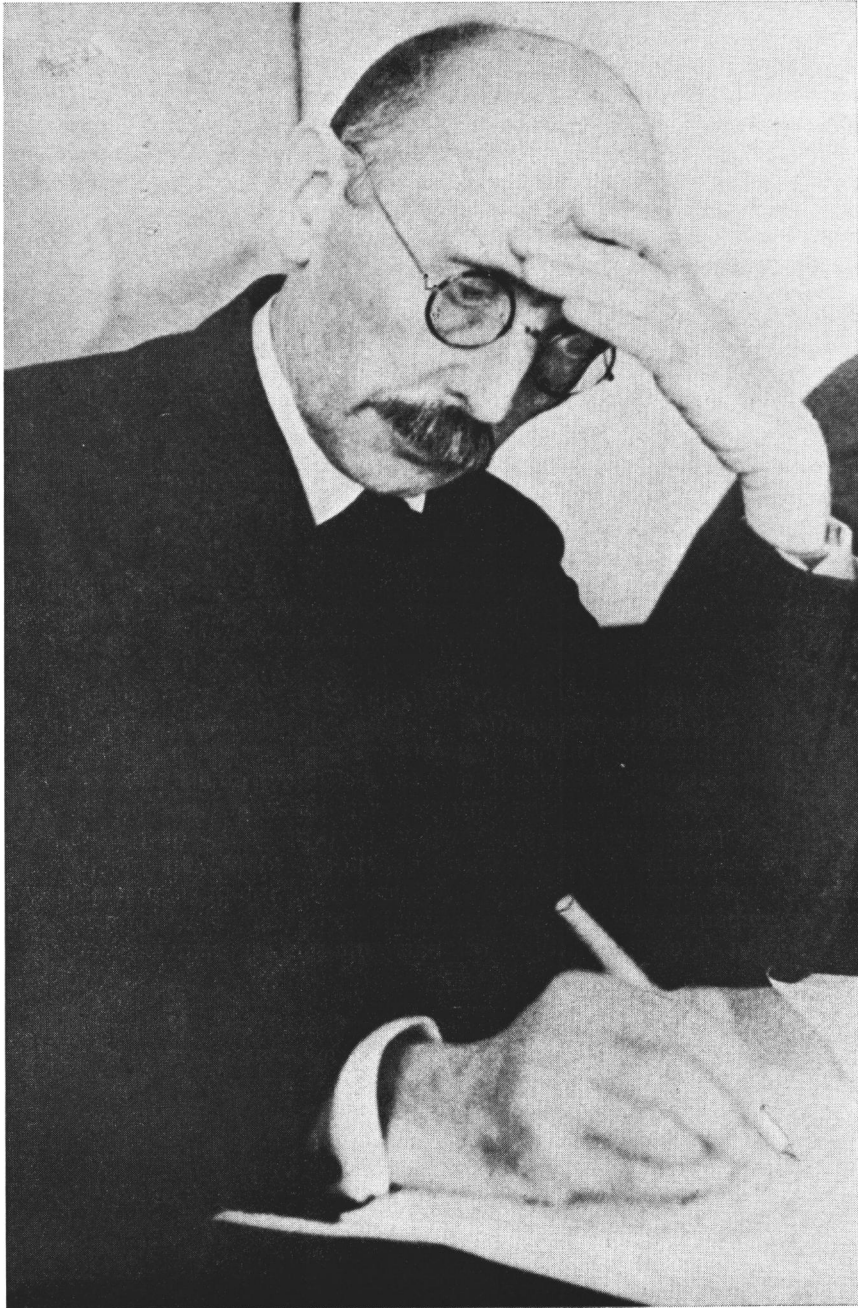
** Str. Puccini 6 bis, appart. 7, Bucarest.

tale. Il choisit donc une profession particulièrement dangereuse : la lutte contre les maladies infectieuses contagieuses. L'occasion d'affronter la mort ne se laisse pas attendre. En 1911, il se trouve à Jambol, en Bulgarie, où il réussit à vaincre une grave épidémie de choléra qui avait fauché des centaines de vies. Deux ans plus tard, en 1913, il vit aux côtés de Ion Cantacuzino et de C. Ionescu-Mihăiesti, des nuits et des jours de dramatique tension : l'épidémie de choléra, qui faisait des ravages en Bulgarie et en Turquie, menace de traverser le Danube. Aucun des grands spécialistes européens n'envisageait, à l'époque, de solution pour barrer la progression de l'épidémie vers les Carpates, puis vers l'Ouest du continent. C'est à ce moment difficile que J. Cantacusène, les frères Ciucà, C. Ionescu-Mihăiesti et Al. Slătineanu, en parfait accord avec le Pr Victor Babes, prennent une décision considérée par les savants comme « un suicide ». Ils appliquent le vaccin anticholérique en plein foyer de l'épidémie, ce procédé étant contre-indiqué dans l'immunologie classique.

Le résultat est étonnant. Non seulement il n'y avait pas de victimes, mais l'épidémie était arrêtée. Durant la Première Guerre mondiale, le Colonel-Médecin Mihai Ciucà est tout le temps aux premières lignes de la lutte contre le typhus exanthématique, la fièvre récurrente, les hépatites virales, la fièvre typhoïde. Après 1919, il part à Paris et à Bruxelles, où il travaille avec Jules Bordet (prix Nobel). A l'Institut Pasteur du Brabant, il fait, en 1920, une découverte qui suscitera des discussions et des disputes prolongées dans le monde des savants : le phénomène de lysogénie. On savait, depuis quelques années, que Félix d'Herrelle avait découvert un virus capable d'infecter et ensuite de détruire les bactéries : les virus bactériophages. Embrassant l'optimisme de ceux qui considéraient qu'en l'utilisant ils réussiraient à éliminer la peste, le choléra, la fièvre typhoïde, la scarlatine, etc., Mihai Ciucà commence lui aussi une série d'expériences sur le virus d'Herrelle. Dans ses investigations, le virus a un comportement inattendu : il ne tue pas les bactéries. En échange, il « se cache » dans leur noyau. Ainsi, bien que saines en apparence, les bactéries se transmettent le virus d'une génération à l'autre, comme une dot. Dès la période 1922-1932, de nombreux microbiologistes et généticiens, dont Max Delbrück, Salvador Luria et André Lwoff (prix Nobel), mettent en évidence l'importance de la découverte faite par M. Ciucà en collaboration avec J. Bordet.

Quelques années plus tard, en 1960, les savants allaient utiliser pleinement le modèle expérimental offert par Bordet et Ciucà, en 1920, pour étudier l'un des plus actuels thèmes de la recherche médicale : la cancérisation de la cellule normale, suite à la pénétration et à l'intégration d'un acide nucléique étranger, d'habitude viral (domaine ouvert dans la science par le Roumain St. S. Nicolau, le Soviétique L.A. Zilber, l'Américain R. Dulbecco, etc.).

Mais, bien que Mihai Ciucà soit resté toute sa vie un passionné de la recherche de laboratoire, il lui est souvent arrivé de s'évader dans le tumulte de la vie quotidienne, là où l'homme menait sa guerre contre la maladie et la mort prématurée. En 1924, il est nommé expert et, en 1928, secrétaire



Mihai CIUCA.

général de la Commission internationale du paludisme de la Ligue des Nations de Genève, le dirigeant, en fait, de la lutte contre ce fléau dans le monde entier. En cette qualité, il a participé — et ultérieurement conduit — à une série d'expéditions scientifiques qui ont traversé l'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Afrique. Sa mission n'a pas été facile. Outre les recherches sur la maladie et le moustique anophèle, qui devaient être entreprises en des lieux très difficilement accessibles (zones sans routes, sans chemin de fer, villages perdus dans la jungle, etc.), le savant roumain et ses collègues ont dû mener une lutte tout aussi difficile contre l'inertie, contre les coutumes enracinées chez certains peuples.

Dans le livre que je lui ai consacré, j'ai utilisé un document particulièrement intéressant, document que le savant avait lui-même mis à ma disposition : un journal de notations quotidiennes, scrupuleusement faites entre 1924 et 1940, et à l'aide duquel j'ai pu reconstituer ses voyages d'études et ses missions internationales.

Mihai Ciucà n'a vécu que pour la science. La gloire, les honneurs, les récompenses, les degrés hiérarchiques n'ont eu aucune signification pour lui. Après avoir créé le cours international supra-universitaire de paludologie de Singapour (1931), il a systématiquement refusé les offres de devenir professeur titulaire de chaire aux Facultés de médecine de Zürich (1934) et de Hambourg (1935). Il a néanmoins accepté avec plaisir la chaire d'hygiène de la Faculté de médecine de Iasi (1922-1934), puis celle de microbiologie de Bucarest (1934). Il a, tout au long de sa vie, aspiré à ce que, dans la guerre menée sur tout le globe contre le paludisme, son pays, la Roumanie, compte parmi les premiers territoires libérés du terrible fléau. Réélu après 1947, au comité des cinq experts qui ont dirigé la lutte, au plan mondial, contre le paludisme — aux côtés de E. Pampana (Italie), A. Gabaldon (Venezuela), R. Russel (Etats-Unis) et Sir Neil H. Fairley (Grande-Bretagne) — M. Ciucà a trouvé le temps nécessaire pour s'occuper de l'éradication du paludisme en Roumanie. Infatigable, malgré une santé délicate, il a organisé un vaste réseau de stations de lutte contre le paludisme, a formé des spécialistes, a tenu des cours pour des médecins venus à Bucarest de tous les continents.

Vieux, maigre, avec une figure d'ascète, n'ayant pour famille que ses nombreux élèves qui l'adoraient, Mihai Ciucà est mort le 20 février 1969. Il était âgé de près de 86 ans. Le soir même, le Dr Dan Panaitescu, l'un de ses proches collaborateurs, m'avait téléphoné pour me dire : « Il m'a demandé de venir d'urgence, avec les cahiers d'expériences. » J'allais apprendre ensuite que, seulement quelques heures avant de mourir, il a discuté, d'une voix éteinte, des résultats d'une expérience, suggérant à ses collaborateurs comment ils devaient poursuivre les recherches.